



**HAL**  
open science

## Origine

Henri Galinon

► **To cite this version:**

| Henri Galinon. Origine. Abécédaire de la rupture, 2020. hal-03084703

**HAL Id: hal-03084703**

**<https://hal.science/hal-03084703>**

Submitted on 27 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Origine



Les rapports que l'idée d'origine entretient avec l'idée de rupture sont ambivalents : on signale une origine tantôt pour indiquer un point de rupture où surgit le nouveau (dans « être à l'origine de », « original », « génie », « originel »), tantôt au contraire pour ressaisir l'ancrage d'une existence dans un temps ou un environnement et souligner ainsi la continuité dans laquelle elle s'inscrit (lorsque l'on demande l'origine de quelque chose ou que l'on évoque les origines de quelqu'un). Rupture ou ancrage, la quête des origines est partout. Dans les sciences naturelles elle prend la forme de la recherche des causes, en droit celle de la recherche de la responsabilité. Elle est enfin et surtout au cœur de notre intérêt pour l'histoire. Signe de notre intérêt pour nos origines, les généalogistes prospèrent. Certains fouillent pour nous les registres des mairies de Corrèze pour retrouver l'acte de naissance de la tante Jacqueline, tandis que de plus modernes start-up procèdent à des analyses génétiques pour identifier des groupements humains préhistoriques dont nous serions issus. Des enfants nés sous X ou de dons de gamètes luttent pour un droit à connaître leurs origines biologiques, et plus généralement chacun semble vouloir s'enquérir de ses origines pour reprendre possession de soi. Quel est le sens de cette recherche ? Pour répondre à cette question, on observera que la recherche de l'origine n'est pas toujours envisagée sous l'angle d'une enquête empirique et qu'elle dépasse largement les seuls enjeux de la connaissance d'une vérité scientifique. Les mythes fondateurs de nombreuses civilisations sont autant de récits légendaires des origines qui sont appris, chantés, et religieusement transmis – l'Énéide, dans laquelle Virgile narre les origines troyennes de Rome, était apprise par les écoliers latins. Quant au récit moderne de l'origine du monde, il fait l'objet de revendications concurrentes, à l'image de notre société plurielle : pour certains, le récit fondamental en est à lire dans les livres de la Révélation (au chapitre de la Genèse), pour d'autres dans les manuels de physique

(chapitre Big Bang), pour d'autres dans un tableau de Courbet. Si elle est intrigante, cette dispute sur le récit des origines du monde nous livre un indice d'une portée plus générale sur la nature de l'intérêt pour les origines : le récit des origines est solidaire d'une interprétation du sens de la vie, d'un système de valeur, d'une manière d'habiter le monde. Ce point se généralise et, comme chacun l'a sans doute déjà senti pour lui-même, il y a dans la recherche des origines un enjeu qui est celui des appartenances et de leurs revendications : à une famille, à une classe sociale, à un peuple, à un pays, à une histoire, à un monde, et finalement, à tout ce qui peut donner un statut et une direction à notre vie individuelle et commune.

Mais pourquoi le discours sur les origines est-il porteur de sens et de valeurs ? Nous nous identifions par des noms de famille qui nous rattachent à nos parents, aux parents de nos parents, et ainsi de suite. César n'hésitait pas à revendiquer des origines divines (l'ascendance de Vénus). De telles revendications portent aussi parfois sur le nom des choses : un fabricant de fromage peut vouloir anoblir sa pâte laitière en l'appelant Camembert, ou un fabricant de couteaux en baptisant ses produits de noms de villages auvergnats. Il y a là un fait bien connu de nos sociétés : la valeur des origines a pour conséquence que l'on parle, que l'on demande, et donc aussi que l'on ment ou que l'on affabule beaucoup à leur sujet. C'est aussi la raison pour laquelle on les protège beaucoup, y compris par un arsenal législatif qui va de l'appellation d'origine contrôlée à la lutte contre la contrefaçon, de l'obligation de traçage des produits alimentaires à l'usage des passeports et cartes d'identité. Ainsi un fromage ne peut-il désormais porter le nom de « Camembert » que s'il est d'origine normande et travaillé selon une méthode originale qui lui ouvre droit à recevoir l'« appellation Camembert d'origine contrôlée » déposée depuis 1982. Pourtant, ce n'est pas seulement pour éviter le risque un peu trivial de l'escroquerie que l'on s'enquiert de l'origine des choses et des gens. C'est de quelque chose de plus profond qu'il s'agit lorsqu'on demande à un enfant d'où vient l'objet qu'il rapporte de l'école, à un ami l'histoire de cet objet qu'il a rapporté d'un voyage aux antipodes, à son père l'origine de la petite statuette de bronze que l'on a toujours connue posée sur son bureau. Connaître l'origine véritable de quelque chose, connaître son histoire, c'est utile pour comprendre de quels risques ou de quelles promesses elle est porteuse (traçage de produit, histoire des personnes que l'on rencontre), c'est nécessaire pour savoir quels droits nous avons dessus (cas du jouet rapporté de l'école), cela nous permet de mieux comprendre ce qu'elle est, le prix qui est le sien, sa signification pour autrui et pour nous (la statuette sur le bureau). La connaissance de l'origine nous fait pénétrer dans un monde, et nous ouvre à des

relations et des actions lestées d'un certain sens qui nous porte tendanciellement dans une direction. L'origine, c'est déjà l'esquisse d'un destin.

L'origine a dans *la fin* son parfait symétrique, son nécessaire complément que nous projetons à l'infini au-devant de nous. De même que nous nous interrogeons sur les origines en regardant vers le passé, nous nous interrogeons sur les fins en faisant des projets d'avenir : des projets pour soi comme lorsque l'on se demande ce que l'on veut faire de sa vie, et pour tout le « mobilier du monde », comme lorsque je me demande ce que je vais faire de ces planches de chêne – une barque pour passer le fleuve ou la charpente d'une maison pour demeurer sur la rive. Ce renversement de perspective, par lequel le regard se détourne de ce qui est pour se diriger vers le possible, ouvre un espace de liberté où chacun construit sa vie. Dans cette interrogation sur l'usage de soi-même et du monde, la question de l'origine se transforme : il ne s'agit plus seulement de faire l'inventaire d'un héritage, mais de trouver la place qui lui revient dans notre effort pour construire le sens de notre avenir. Certains tempéraments sont attachés à préserver ou prolonger le sens qu'une chose ou une vie a reçu de son histoire – de ce point de vue, le sens est d'abord un héritage, une transmission, qu'il nous revient alors de cultiver. D'autres envisagent plus facilement d'user d'eux-mêmes et des choses en rupture avec leurs origines, de tenter d'impulser un sens nouveau – fragile sans doute au début, mais les commencements ne sont-ils pas toujours fragiles ? Un lieu de culte peut-il devenir une boîte de nuit ? Un lupanar une Église ? Peut-on s'installer en famille dans une maison qui a été le siège d'un crime odieux (croyez-vous aux maisons hantées) ? Peut-on prôner la dictature du prolétariat quand on a été élevé dans la grande bourgeoisie ? Peut-on porter le fils d'un Kenyan de Nyang'oma Kogelo à la présidence des États-Unis ? Il y avait là déjà une histoire, un sens : à respecter, à infléchir, à renverser, c'est selon.

Respecter ou rompre avec les origines, ce n'est cependant pas qu'une question de tempérament. Pour revendiquer l'héritage d'un sens, une condition est que cet héritage et ce sens existent. Au niveau individuel, celle ou celui qui n'a pas d'histoire, que cette dernière soit courte, inacceptable, ou qu'il en ait été déshérité par les forces de l'ignorance et l'usure du lien entre les hommes, peut-il faire autrement que de concevoir l'avenir d'abord comme une rupture, un progrès à inventer, plutôt que comme un héritage à faire vivre, à amplifier et à transmettre ? Et inversement, celui auquel sont offerts le spectacle d'une vie harmonieusement réglée et les bienfaits de la transmission, n'a-t-il pas toutes les raisons d'insister sur l'importance de cultiver ce qui est plutôt que sur l'importance de ce qu'il reste à bâtir ?

Au niveau collectif, un biais de perspective analogue semble exister quant à la façon dont une époque envisage son projet d'avenir. Ainsi, après la Grande Guerre (1914-1918), entre les souvenirs douloureux d'une guerre inhumaine et les immenses promesses du progrès technique, un certain sentiment d'absurdité avait gagné la conscience collective comme en témoigne l'écho que reçurent des œuvres comme *La Nausée* de Sartre (1938), *l'Étranger* de Camus (1942), et, un peu plus tôt, certains développements des avant-gardes dadaïstes et surréalistes. Philosophiquement, ce sentiment se traduisit dans les années cinquante par la grande diffusion en France de la version sartrienne de l'existentialisme philosophique, une philosophie qui était avant tout une philosophie du projet et du progrès (« faire et se faisant se faire et n'être rien que ce que l'on fait », selon le célèbre slogan tiré de *L'existentialisme est un humanisme*, paru en 1948) – le contraire d'une philosophie des origines, de l'appel et de la vocation –, une philosophie qui s'inscrivait plus naturellement dans l'universalisme issu des lumières que dans la revendication de la singularité des ancrages de l'existence dans une tradition, une culture, un peuple, telle que cette singularité avait été célébrée dans le romantisme allemand.

Inversement, lorsque pâlisent les promesses de progrès, nous attachons soudain plus de prix à ce que nous trouvons de bon dans notre condition. Tandis que nos yeux se détachent des feux éteints de l'avenir, nous cherchons pour guider nos pas ce qui reste de la lumière des origines. Le présent et le passé auxquels on prêtait à peine attention tout à l'heure nous deviennent d'un coup infiniment précieux, et à l'espérance déçue du progrès se substitue le désir de la conservation. Peut-être est-ce alors le moment de se souvenir que notre vie individuelle et collective est toujours exactement placée au point de rencontre de deux fils dont il faut tenir ensemble les bouts : de nos origines et de nos fins – de ce que nous sommes, et de ce que nous voulons être.

Henri GALINON

## Références bibliographiques

André BRETON, *Manifeste du Surréalisme*, Paris, Folio, 1985.

Albert CAMUS, *L'Étranger*, Paris, Folio, 1971.

Johann Gottfried von HERDER, *Histoire et Culture*, Paris, GF, 2000.

Emmanuel KANT, *Opuscules sur l'histoire*, Paris, GF, 1990.

Alain RENAUT, *Sartre, le dernier philosophe*, Paris, Grasset, 1993.

Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Folio, 1996.  
–, *La Nausée*, Paris, Folio, 1972.  
Charles TAYLOR, *Les sources du moi*, Paris, Seuil, 2018.  
Tristan TZARA, *Sept Manifestes Dada*, Paris, Fayard, 1978.  
VIRGILE, *L'Énéide*, Paris, Folio, 1991.